

**J'AI L'HONNEUR DE VOUS DIRE...**  
**QUE VOUS N'ÊTES PAS INVITÉS**  
**À MES FUNÉRAILLES**

**Christian Moriat**

**FANTAISIE**

**Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle par quelque procédé que ce soit sans le consentement de l'auteur ou des ayant-cause, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivant du code de la propriété intellectuelle.**

# Chapitre 1

## AUGUSTIN VIENT DE MOURIR

– Qu'est-ce qu'il a encore inventé ?

Marie Chapu, veuve Berlot vient de parler tout haut. Elle est dans la salle à manger de son mari, puisque depuis plusieurs années, chacun vit de son côté. Et elle tient un papier à la main, qu'elle vient d'extraire d'une enveloppe.

Qu'est-ce qui la tracasse donc à ce point ?

D'abord, avant d'aller plus avant et pour clarifier la situation, si Marie est veuve, il faut savoir que c'est de fraîche date. Même qu'elle vient de l'apprendre aujourd'hui, de la bouche des voisins d'Augustin, son époux. Lesquels, voyant les volets fermés, et entendant le chien hurler à la mort, depuis six heures du matin, alors qu'il était plus de midi, avaient fini par trouver que ce n'était pas normal. D'autant plus que l'homme en question, avait pour habitude de se lever tôt.

C'est ainsi que, surmontant leur peur et après concertation, tant Berlot n'avait pas bonne réputation, ils s'étaient dit qu'il fallait aller voir.

Ils étaient trois. Il y avait la mère Chamoin et l'Albert, son homme, Nathalie Perchot et Thérèse Barfeuille.

Bref ! Ils avaient poussé la porte, laquelle n'était jamais fermée à clef...

Dans le couloir rien d'anormal. Dans la salle à manger, idem. Par contre, dans la cuisine, ils s'étaient étonnés de ce que le couvert avait été mis et de ce que le propriétaire n'avait pas touché à l'assiette de soupe qu'il s'était servie. Laquelle était froide. Puis ils avaient remarqué un œuf à la coque sur un coquetier, un reste de purée dans une casserole, une tranche de jambon sur une assiette plate, un verre plein d'eau, vu qu'il ne buvait jamais de vin, puis deux tranches de pain et des mouillettes. Visiblement, hier soir, il n'avait pas dîné.

Alors, ils avaient appelé :

– Augustin! Augustin! Où que t'es ?

Dans le salon, personne. Dans son bureau non plus.

– Augustin Berlot ! Réponds!

Ils s'étaient regardés. S'étaient concertés. S'étaient posé des questions...

Est-ce que c'était encore un de ses tours, vu qu'il en était bien capable ? Du genre, descendre les escaliers pour surprendre ses voisins et les incendier, en braillant quelque chose comme "Qu'est-ce que vous foutez chez moi ? Dégagez! Sinon, je vous botte le cul !"

Ils étaient sur le qui-vive. Vu qu'avec lui, il faut s'attendre à tout.

Quelques minutes plus tard, après avoir pesé le pour et le compte, Marguerite Chamoin, la plus hardie de tous, s'était décidée :

– Je monte.

Ils l'avaient suivie, en file indienne, tout en marchant sur des œufs... Et, par la porte entrouverte de l'une des chambres, ils avaient découvert leur voisin, à moitié à genoux, par terre, au pied de son lit, la tête dans les couvertures et les deux mains agrippées aux draps. Visiblement, il n'avait pas eu la force de s'aliter.

Bien évidemment, le médecin avait été appelé. Était arrivé. Avait grimpé les escaliers. Puis avait émis le diagnostic suivant : "Crise cardiaque".

Pour en revenir à l'épouse du défunt, comment se fait-il qu'elle soit la dernière à être au courant ?

Une explication s'impose...

Depuis de longues années, en effet, celle-ci s'était vue contrainte de quitter le foyer familial – précision évoquée plus haut –, tant Augustin Berlot, son diable de mari, était devenu invivable, en raison de son caractère. Car il était sujet à des colères terribles. De sorte que ses hurlements, qui ébranlaient les murs de leur maison, s'entendaient jusqu'à l'autre côté de la rue. Aussi, les passants, qui le craignaient, faisaient-ils un large détour lorsqu'ils venaient à passer devant sa porte. De même changeaient-ils de trottoir lorsqu'ils étaient amenés à le croiser. Tant il était d'humeur irritable...

Pour quelqu'un qui ne le connaissait pas, ce curieux comportement pourrait porter à croire qu'il était addict à l'alcool ? Erreur. Comme précédemment indiqué, jamais il ne buvait.

D'ailleurs, Noëlle et Raymond Chambrion, le couple d'épiciers de Venduvre auraient pu en témoigner, eux qui notaient scrupuleusement à la pointe Bic, le montant des emplettes du bonhomme, sur le papier d'emballage de la tranche de rosette ou de jambon, ou encore au dos de la boîte de fromage. Ce qui constituait une preuve supplémentaire.

En effet, jamais au grand jamais, il ne leur avait été donné de comptabiliser le prix de la moindre bouteille de bière ou d'apéritif, qu'aurait prise leur client.

Quant à sa femme, la douce Marie, si vous le lui demandiez, elle vous confirmerait également qu'elle ne l'avait jamais vu un verre de Bordeaux ou de Beaujolais à la main. Au demeurant, elle aurait bien été en peine d'en trouver, vu que du vin, à la maison, il n'y avait point. Et il n'y en avait jamais eu.

Fréquentait-il les bistrot...? Non plus. Rose et Roland Pignard, les cafetiers auraient pu vous le certifier – alors qu'au village, ce ne sont pas les débits de boisson qui manquent –. Tout bien considéré, pour eux, c'était heureux, car la langue de notre homme était à ce point affûtée, qu'elle aurait été capable de faire fuir leur clientèle D'autant plus qu'on le soupçonnait d'avoir le poing facile, tant il était sanguin. Même si on ne l'avait jamais vu à l'œuvre.

De toute façon, à ce sujet, sa haute stature et ses mains larges comme des battoirs, auraient dissuadé le plus courageux des chercheurs de querelles.

Bref ! Malgré ses nombreux défauts, il avait au moins une qualité : Berlot était aussi sobre que le chameau. Et la comparaison lui seyait parfaitement, vu qu'il l'était... "chameau".

Il n'empêche – pardonnez-moi d'insister –, que pour lui, tous les prétextes étaient bons pour envoyer des os à ronger à l'adresse de ceux qu'ils prenaient en grippe – lesquels, d'ailleurs, étaient légion –. Aussi, ceux qui ne pouvaient pas faire autrement que de lui adresser la parole, devaient-ils

tourner leur langue sept fois dans leur bouche avant de lui parler. Tant le bougre avait de répondant.

Et rancunier en plus ! Malheur à celui qui aurait la velléité de le provoquer, car il savait qu'un jour ou l'autre, il lui en cuirait.

De ce fait, comme il avait fait le vide autour de lui, forcément, il s'était retrouvé tout seul, avec son chien, enfermé dans une maison – la sienne – qui fut bientôt transformée en bunker.

Par contre, et ce qui était étonnant, c'est que son épouse, qu'il vénérât, n'avait jamais fait les frais de son courroux. Non. Il l'aimait trop pour lui reprocher quoi que ce soit. Du reste, avec la patience dont elle était dotée, elle exerçait sur lui une vertu apaisante, qui tempérât ses excès. Mais sa bénignité ayant des limites, elle avait fini par craquer. Aussi, avec Sarah, leur fille adoptive de quinze ans, avaient-elles fini, d'un commun accord avec elle, par boucler leurs valises. Bien que toutes deux éprouvassent estime et tendresse à son égard. Malgré ses terribles travers.

Pour être clair, sa femme et sa fille exceptées, Augustin en avait après le gouvernement au complet et après tous ses concitoyens. Un jour, c'était tel ou tel ministre ou tel et tel député. Un autre, c'était le tour du notaire. Puis celui du percepteur. Et le plus fréquemment, c'était le tour de sa famille – cousins, oncles, tantes, neveux et nièces –, puis ses voisins. Surtout ses voisins. Et il avait fait tant et si bien, qu'il se les était tous mis à dos.

D'après lui, les uns étaient sournois, voleurs et menteurs. Quant aux autres, ils étaient "bêtes comme leurs pieds". En résumé, il n'y avait que lui de bien.

Bref ! Berlot, était devenu un misanthrope de la plus belle eau. Ce qui, a fortiori, rendait sa compagnie insupportable.

Ce qui n'avait pas toujours été. Il fallait le voir, quand il était plus jeune. C'était un boute-en-train de première. Chacun allant jusqu'à rechercher sa compagnie.

Par ses plaisanteries, par ses histoires et par ses chants – belle étant sa voix –, il avait le chic pour donner un sérieux coup de fouet à la plus plombée des atmosphères, lors des fêtes de villages, des mariages ou des bals. Notre homme, ayant en effet, la gaieté et la joie de vivre communicatives.

Aussi était-ce pour cette raison qu'il plut immédiatement à Marie. Et qu'elle accepta de l'épouser, sans tarder. Avant qu'une belle ne le lui prenne.

Ensuite, de concert avec son père Lucien et Baptiste, son frère cadet, les trois hommes mirent sur pied une entreprise de bonneterie. Laquelle, sur le plan comptable, fut plutôt une réussite. Même que, sur le plan relationnel, jusqu'à la fin de sa carrière, l'aîné, comme on l'appelait communément, se montra bon patron, et sut se faire aimer de ses ouvrières – sauf une, et on verra plus tard pourquoi.

Hélas pour Marie, une fois son mari retiré des affaires, les choses se compliquèrent – l'âge et l'interruption d'activité faisant souvent changer l'humeur des gens; ce qui fut le cas avec lui, au grand dam de sa femme, puis de Sarah.

Certes, il s'était mis à l'écriture. Même que ses romans connurent un succès mérité. Mais cette nouvelle passion qu'il se découvrit sur le tard, ne fit que l'isoler chaque jour davantage. Ce qui eut pour effet de le couper complètement d'un monde extérieur, qu'il se mit bientôt à exéquer. Car il n'est jamais bon pour un homme de passer des journées entières à se triturer les méninges et à ruminer derrière un bureau, assis dans un fauteuil. On finit par perdre le sens des réalités. Et, partant de là, devenir amer, irritable, et... insociable.

Malgré tout, les deux femmes lui rendaient visite de temps à autre, afin de lui demander s'il n'avait besoin de rien. Même qu'elles lui avaient proposé de faire son ménage et ses lessives. Mais ce dernier, qui s'était senti offensé, avait refusé tout net, prétextant qu'il était assez grand pour s'assumer.

De ce fait, depuis leur départ, le logis tenait davantage du gourbi que de la maison. Avec de la poussière partout : sur les meubles, sous l'armoire, sous le lit – lequel n'était jamais fait –, tandis que des vaisselles d'au moins huit jours, s'empilaient sur l'évier.

Sans compter les toiles d'araignée qui pendaient aux fenêtres et au plafond, telles des guirlandes de Noël.

Sans oublier le linge sale qui s'entassait sur les fauteuils du salon.

Sans tenir compte non plus des nombreux livres, journaux, magazines ou autres réclames, accumulés par terre ou étalés sur la table de la salle à manger ou du salon. Ce qui, à chaque fois qu'elles le visitaient, rendait Marie et Sarah malades, en constatant que tout partait à vau-l'eau.

Mais que pouvaient-elle faire avec un individu pareil ? Vu qu'il refusait toujours l'aide qu'elles lui proposaient.

Combien de fois leur avait-il répondu :

– Qu'est-ce que ça peut faire ? Puisque, à part vous, personne ne vient me voir.

Ce qui était vrai. Car il aurait fallu être téméraire pour entrer chez lui. À moins d'aimer accrochages, altercations et autres prises de bec. Tant il était aigri.

Il n'empêche qu'un tel caractère interrogeait. Et pour cette raison, une visite auprès d'un spécialiste, n'aurait pas été superflue.

Toutefois, malgré les recommandations, maintes fois réitérées de la part de ses femmes, jamais il n'avait consenti à consulter le moindre médecin.

L'autre jour, n'avait-il pas traité le docteur Berthier de "charlatan" ? De "chamane" ? De "marabout"... ? Un comble. Vu le dévouement dont celui-ci faisait preuve, à l'égard d'une patientèle qui n'hésitait pas à le déranger de jour comme de nuit ? Fêtes et dimanches compris ?

Bref ! Il ne voulait pas se faire soigner. Car, selon lui, seuls les fous en avaient besoin. Or, lui ne l'était pas.

Toujours est-il que sa malheureuse épouse – une sainte ! – avait loué un petit deux pièces-cuisine très coquet, situé au centre de Vendevre, qu'elle partageait donc avec sa fille.

L'une comme l'autre étant bonnes ménagères, leur logis bien entretenu, contrairement à la casbah d'Augustin, brillait comme un sou neuf.

En outre, elles possédaient d'indéniables qualités de cœur – n'avaient-elles pas adopté un chat, qui pleurait misère, le long d'un caniveau ? –.

Sans oublier qu'elle était également dotée d'un incontestable sens pratique – remplacer une ampoule ou une bouteille de gaz, réparer un appareil en panne, déboucher une canalisation obstruée, soigner la déchirure musculaire ou l'entorse d'un voisin, relevaient de sa compétence –. Aussi, et contrairement à l'homme qui leur faisait honte, Marie et sa fille étaient fortement appréciées de toute la population. Tant elles étaient d'un bon service.

Par contre, les Berlot avaient seulement une enfant, qu'ils avaient adoptée. C'était le grand

regret de l'épouse d'Augustin, laquelle avait tant d'amour à donner.

Quoi qu'il en soit, s'ils en auraient eu d'autres, bien à eux, est-ce que l'humeur de l'homme en aurait été changée pour autant ? Cela reste à démontrer.

Aussi ne pouvait-elle pas s'empêcher de se pencher avec envie, au-dessus des landaus que les jeunes mamans promenaient dès le printemps, dans les allées ombragées du parc du château. Et, pour la pauvre femme, c'était une joie, lorsque l'une d'entre elles, prise par un contretemps, lui demandait de garder son bébé. C'était avec une joie évidente qu'elle acceptait bien volontiers – le tout sans réclamer quoi que ce soit.

Et quand elle ne pouvait pas, c'était Sarah, qui se faisait un plaisir de la suppléer.

Sinon, comment ces trois personnes passaient-elles leur temps ? Vu que, excepté leur fille qui était au lycée de Troyes,

ni le mari ni l'épouse n'avaient un emploi bien précis ? On ne gagne pas sa vie en écrivant des romans.

Malgré tout, ils ne s'en portaient pas plus mal, étant donnés l'honnête retraite d'Augustin et le confortable héritage laissé par leurs parents respectifs – notamment du côté de la belle-famille de Marie, laquelle avait des terres un peu partout, tant dans l'Aube que dans la Marne ou dans la Haute-Marne, qu'ils louaient à divers cultivateurs –. Ce qui leur permettait de vivre agréablement et sans avoir le souci du lendemain.

Quant à Sarah, elle n'avait pas d'inquiétude à se faire. Avec ce que lui laisseraient ses parents adoptifs, après leur mort, elle sera à l'abri du besoin. C'est certain.

Voilà pour nos trois personnages.

Par contre, ce qui ne vous a pas encore été expliqué, c'est la raison pour laquelle Marie s'est écriée "*Qu'est-ce qu'il a encore inventé ?*" Que voulait-elle dire au juste ? D'autant plus qu'elle avait l'air très contrarié.

Pourquoi... ?

## Chapitre 2

### DISPOSITIONS DERNIÈRES

À cause de cela...

*Ceci est mon testament*

*Je soussigné, Augustin Berlet, né le 28 avril 1 947, originaire de Troyes dans l'Aube, domicilié au 16 rue des Saints Jean, à Vendevre-sur-Barse, ai pris les dispositions testamentaires suivantes:*

1. Je révoque tous les testaments établis précédemment.

2. Je confirme la succession légale, concernant mes héritières, à savoir :

*Marie Berlet née Chapu, ma tendre femme et Sarah, ma fille adoptive bien aimée.*

3. Celles-ci hériteront de tous mes biens : meubles, maison, jardin, sis rue des Moulins et verger, route de Bar-sur-Seine.

4. Je lègue en outre:

– ma collection de livres, de tableaux et d'œuvres d'art à Sarah

– ainsi que la somme de 300 000 euros à mon épouse.

*J'imets toutefois une condition, sous peine d'annulation du présent testament :*

*Je leur demande expressément de prévenir les personnes suivantes de me faire la grâce de ne pas assister à mes obsèques :*

*Albert Chamoin et sa femme, Claudine Clamar, Gaston Mouneville, Nathalie Perchet, Roland Bergerac et Daniel Manglier ainsi que tous mes voisins et voisines de la rue Saint Jean.*

*Telles sont mes dernières volontés.*

*À faire valoir ce que de droit*

*Fait à Vendevre-sur-Barse, le 18 mars 2023.*

*Augustin Berlet*

C'est la prose de son mari, que Marie vient de lire : un testament olographe écrit de sa main, à l'intérieur d'une enveloppe de récupération en partie froissée. Alors qu'au recto, rien ne laisse présager de son contenu. Elle l'aurait jetée au feu ou à la poubelle, que cela aurait été pareil. Mais, avec ce diable de bonhomme, il ne faut s'étonner de rien. Tant il est d'une inconséquence rare !

Pensez. Une enveloppe comme celle-ci, laissée à l'avenant, sur un coin de table de cuisine, entre œuf à la coque et assiette de soupe... N'importe qui, les voisins – ceux qui l'on trouvé mort par exemple –, auraient pu s'en emparer. Heureusement qu'ils n'y ont pas prêté attention. Il est vrai que celle-ci fait davantage songer à un papier de brouillon qu'à un testament.

Il n'empêche que dessus, il aurait pu écrire quelque chose comme: "À mon épouse ", "À mes héritières" ou simplement "Ceci est mon testament"... Mais non. Pour lui, tout coulait de source.

Encore heureux qu'il ne se soit pas servi d'un bout de papier d'emballage, rembardé\* de taches de graisse, celui utilisé par le charcutier ou le boucher – pourquoi pas ? –, pour emballer beefsteak et tranches de jambon, ou encore une simple feuille de papier toilette. Il en aurait été fort capable, le bougre, tellement il se moquait de tout.

---

\* Patois local.

Et Marie de mettre immédiatement sa fille au courant. Laquelle, après lecture, ne peut s'empêcher de protester :

- Tu nous vois aller chez les gens, pour leur dire de s'abstenir ?
- De la part de ton père, rien ne m'étonne.
- Surtout que dans la rue des Saints Jean il y a bien une trentaine de personnes. Par chance, il n'a pas compté le curé. C'est déjà cela. Sinon, il aurait pu se faire voir avec ses obsèques... Qu'est-ce qu'on fait ?
- Rien du tout.

C'est alors qu'à l'intérieur de l'enveloppe, Sarah découvre un codicille, qui a échappé à sa mère :

*À Marie, mon épouse,*

*À Sarah, ma fille,*

*Prière d'avertir les indésirables mentionnés sur ma liste. Si j'ai le malheur d'en voir un, lors de mes funérailles, je suis capable de sortir de mon cercueil et de les virer manu militari, à grands coups de pompe dans le cul.*

*Un refus de votre part entraînerait l'annulation de mes dispositions testamentaires. En ce cas, ma succession serait immédiatement versée pour moitié, au fond de solidarité des écrivains et artistes de France, via la SACEM.*

*Ton époux, ton père, Augustin Berlot, sain de corps et d'esprit.*

- Au moins, on sait ce qu'il nous reste à faire, conclut Sarah.
- Même après sa mort, il nous fait encore damner, déplore sa mère.
- Et si on le brûlait ? Personne n'en saura rien.
- Tel que je le connais, il a certainement dû déposer un double chez le notaire. Avec des termes moins châtiés.
- Je l'espère. Sinon, auprès de maître Girault, bien qu'il s'en défende, il va passer pour un fou.

Aussi, après concertation, chacune de se partager la corvée. Et il ne faut pas tarder, car il y a près d'une quarantaine de personnes à contacter. Coup de chance pour elles : certaines habitent la même maison. Ce qui a l'avantage de leur simplifier la tâche.

Après avoir fixé la date des obsèques et les modalités de la cérémonie avec l'abbé Piéchu, curé de Vendevre, puis choisi les différents morceaux à interpréter avec mademoiselle Frimas, qui tient les orgues, il ne leur reste donc plus qu'à faire du porte à porte, afin de respecter les exigences du défunt.

D'abord, Marie commence par les Chamoin.

Mais au fait, pourquoi son époux éprouve-t-il autant d'aversion envers cette famille ?

C'est simple...

## Chapitre 3

### LA CONVOCATION

Vendeuvre, 13 avril 1943...

Trois coups autoritaires, frappés à la porte. De l'intérieur, une voix qui crie "C'est ouvert !"

– Une convocation pour toi.

C'est Albert Chamoin, le facteur, qui vient d'entrer. Il est six heures et demie du matin. Heure à laquelle il commence sa tournée.

– Une convocation ?

– De la part de la Kommandantur, explique-t-il, avec à ce qu'il lui semble, une légère marque de satisfaction, dans la voix. (C'est du moins, ce que Augustin ressent.)

– Qu'est-ce qu'ils me veulent donc ? fait-il, abasourdi.

– Tu es convoqué cet après-midi aux Hauts-Clos\*. À quinze heures, précise un préposé, déjà au courant. Vu qu'il a eu l'indélicatesse de lire l'assignation avant de l'apporter à son destinataire.

À la décharge du préposé, il était difficile de faire autrement, puisqu'il n'y a pas d'enveloppe. Puis, un message en provenance de la kommandantur, ce n'est pas monnaie courante. D'où la surprise d'Albert.

– Merci facteur, lui répond un Berlot agacé par le sans-gêne d'un visiteur, pas pressé de partir. Tant l'instant est grave.

Il est vrai qu'il y a de quoi s'inquiéter. Aussi, notre homme, complètement décomposé, de se perdre en conjectures. Et le morceau de carton, qu'il tourne et retourne fébrilement dans ses mains, témoigne de son trouble.

Il essaie de réfléchir. Mais l'angoisse qui le saisit, l'empêche de coordonner ses idées. C'est comme si, brusquement, un mur venait de se dresser devant lui :

" Les Hauts-Clos, c'est la prison de Troyes. Pourtant, c'est bien la "Kommandantur" qui me l'envoie... Pourquoi me convoque-t-elle directement à la prison ? C'est bizarre. C'en est même inquiétant."

Blanc comme un linge, il relit pour la énième fois, la convocation en question. Au cas où il aurait mal lu... Mais non. Il ne s'est pas trompé. Il s'agit bien des Hauts-Clos... C'est sans équivoque.

---

\* Terrain acheté en 1932, dans le quartier haut (Hauts-Clos), autrefois planté en vigne, puis entouré d'une vaste enceinte pour y stocker les ordures. Par la suite, il est censé accueillir, les services hospitaliers, hors de la ville de Troyes. Puis sous l'occupation il fut aménagé pour recevoir des personnes condamnées par l'Allemagne nazie. Puis transformé, plus tard, en hôpital public. Actuellement baptisé "Hôpital Simone Veil".

Et c'est bien son nom, qui est mentionné.

– Qu'est-ce qu'ils ont à me reprocher ? se demande-t-il, tout haut. Comme si son visiteur

était à même de lui apporter la réponse.

- Je ne sais pas. En tout cas, ça m'a l'air sérieux, ajoute le fonctionnaire, imperturbable.
- Par contre, ils n'ont pas mis mon prénom, constate-t-il, avec étonnement.
- Ça ne change rien.
- Au revoir, facteur! s'énerve Augustin, en lui désignant la sortie, d'une manière péremptoire.

Après le départ de l'intrus, Augustin Berlot, amorphe, de se laisser choir sur une chaise. Après s'être servi une rasade d'eau de vie, il imagine les affres de l'incarcération. Le mitard, l'obscurité, l'humidité, la paille, avec des rats qui courent partout, des cafards qui pullulent, puis l'eau putride, le pain moisi, le hurlement des codétenus. Et...les tortures. Le sang qui gicle et qui éclabousse les murs. Il y a tellement d'horreurs qui se déroulent dans cette prison ! D'après ce qu'on lui a raconté. Et parmi tous ceux qui y sont entrés, rares sont ceux qui en sont sortis. Et encore, dans quel état!

Oh mon dieu ! Le voilà bien.

"Avant tout, il me faut retrouver mon sang-froid, se raisonne-t-il. Je pense que si cela avait été grave, comme le prétend cet idiot d'Albert, ils ne se seraient pas gênés pour venir m'arrêter, à la maison. Or, tel n'est pas le cas. Il n'empêche que c'est extrêmement préoccupant.

"Et si c'était une plaisanterie... ? Une fausse convocation, par exemple, fabriquée de toute pièce par un sadique ? Par quelqu'un qui lui en voudrait ? Quelqu'un avec qui il aurait eu maille à partir par le passé. Et qui chercherait à se venger ?

"C'est vrai qu'il faudrait être complètement malade, pour imaginer une telle bassesse. Mais l'hypothèse n'est pas à exclure. Il n'a pas que des amis à Vendevre. Peu s'en faut. Et, qui le jalouent. D'autant plus que l'entreprise, dont il partage la direction avec son père et son frère n'a jamais aussi bien marché durant ces sombres années de l'Occupation. Avec une clientèle, non seulement locale, mais allemande, également. D'ailleurs, on lui en a déjà fait le reproche.

"Mais peut-il dire à l'occupant venu acheter des bas et des chaussettes: "Vous, les Boches, je ne vous sers pas." ? Bien sûr que non. D'autant plus qu'il y a une bonne trentaine de bonnetières, qui ont besoin de travailler pour vivre. Les Berlot ne pouvant tout de même pas fermer leur usine, pour faire plaisir à certains.

" Puis... ce n'est pas tout. Il y a ce chameau de facteur. Je ne sais pas ce qui lui a pris, ce matin. On aurait dit que ça lui faisait plaisir de me voir dans le pétrin... D'autant plus qu'avec lui, la distribution du courrier commençant de bonne heure – je le sais par expérience –, aujourd'hui, comme un fait exprès, il semblait si pressé de m'apporter la nouvelle, que je me demande s'il n'a pas fait l'impasse sur les particuliers qu'il devait servir avant moi ? Histoire de voir comment j'allais réagir ? Étonnant, non !?

Ou alors, ceux-ci n'avaient pas de courrier, ce matin ? C'est possible aussi. Mais assez rare.

Quant à une plaisanterie de mauvais goût, à tout bien pesé, je n'y crois pas trop. La convocation serait trop bien imitée.

Je ne sais pas. Je ne sais plus. Je suis perdu. Tout se brouille dans mon esprit."

Une fois de plus, le trouble qui l'assaille, perturbe sa réflexion.

Après avoir vidé son verre, prenant sur lui, il entreprend de faire son examen de

conscience...

Certes, l'entreprise de bonneterie qu'il partage avec son père Lucien et son frère Baptiste a bien eu un juif comme voyageur de commerce. Lequel, qui était orphelin de père, suite à un accident de la route, demeurait à Belfort, avec sa mère Myriam et sa sœur Sarah. C'est sans doute cela que les Boches lui reprochent. Mais il n'y peut rien. Quand un patron embauche un employé, ce qui importe, ce n'est pas sa religion, mais ses compétences. Or, compétent, il l'était. C'est la raison pour laquelle, la maison Berlot l'avait gardé. D'autant plus qu'avant l'arrivée des Frisés, il n'était pas interdit, en France d'embaucher un Juif. D'ailleurs, aux demandeurs d'emplois, on ne leur demandait pas s'ils étaient catholiques, musulmans, juifs ou bouddhistes. Il n'aurait plus manqué que ça ! "

Malgré tout, c'est de l'histoire ancienne. Puisqu'il est parti. On ne va pas revenir là-dessus.

C'est alors que, dans sa tête se déroule le film des années noires. Avec des images qu'il croyait avoir définitivement bannies de sa mémoire. Celles où, pour la première fois, il avait fait connaissance avec la famille de Samuel Rosenwald, leur représentant de commerce. Cette relation allant bouleverser toute sa vie...

**À SUIVRE**